

## Beat pas mort

René Lapierre

Volume 28, Number 2 (164), April 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31037ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Lapierre, R. (1986). Beat pas mort. *Liberté*, 28(2), 132-134.

RENÉ LAPIERRE

## BEAT PAS MORT

*Thomas Pynchon, V., roman, Paris, Seuil, 1985, 543 pages.*

*Ce que sont pour le libertin  
les cuisses ouvertes, ce  
qu'est un vol d'oiseaux  
migrateurs pour l'ornitholo-  
gue, ce qu'est la tenaille  
pour l'ajusteur, voilà ce  
qu'était pour le jeune Sten-  
cil la lettre V.*

V., c'est une banalité de le dire, n'est pas un roman ordinaire. On pourrait même douter, en fin de compte, que ce fût un roman s'il n'y avait partout dans le livre des voix, des scènes si précises et si complexes qu'elles finissent par exister réellement, et par être ainsi porteuses de *vérité*. D'une certaine vérité en tout cas qui est celle de l'écriture, et qui est pleine de feintes, et dissimule sans cesse: consommé et riche, le mensonge du vrai roman triomphe en effet partout chez Pynchon des vérités attestables, personnelles et plates qu'allèguent les romans à clefs et les livres à thèse. (On pensera peut-être en découvrant Pynchon à Louis-Ferdinand Céline, au «lyrisme drôle» des *Entretiens avec le professeur Y* et à ce style-bâton-qu'il-faut-casser *avant* de le plonger sous l'eau afin qu'il reste droit malgré la déflexion, le reflet trompeur de la surface).

Un vrai roman, donc. Nous y étions. Avec des personnages magnifiquement détachés de toute *dette* (biographique, morale, existentielle) et auxquels

l'écriture profite insolemment. Herbert Stencil, dont le seul nom (silice? tincal?) a des reflets de strass, dans une nuit d'encre et de papier; Pig Bodine et Pappy Hod, et Esther, et Satine, et V. enfin, «lady V., objet de la folle quête à travers le temps de Stencil», V. amoureuse, que l'on croit un moment distinguer dans la rumeur et les cabarets (genre avant-guerre) du boulevard de Clichy. Des personnages détachés, bien sûr (ici encore, Céline: «Il faut être plus qu'un petit peu mort, pour être vraiment rigolo... Il faut qu'on vous ait *détaché*, voilà».); et d'autant plus attachants dès lors qu'ils s'avèrent désintéressés, libres de tout rapport (re)productif avec le monde, les idées, les femmes. L'un d'eux s'appelle d'ailleurs — il faudrait plutôt dire: justement — Benny Profane, et fait profession de jocrisse. C'est très beatnik, très fouillé. Passablement absurde, aussi: d'une beauté féroce et drôle, aussi peu complaisante qu'il se peut. Comme la chasse aux alligators de Profane dans les égouts de New York. (Une folie passagère avait fait acheter à tout le monde, une certaine année, de petits alligators de Pâques dont il avait ensuite fallu se débarrasser dans les égouts et les chasses d'eau; et maintenant — énormes, albinos — ils infestaient les soubassements de la ville. Il fallait donc les poursuivre, les abattre.) D'où ce travail à la fois surréel et concret, métaphysiquement incarné, pour ainsi dire, dans des images extraordinaires:

*Soudain, si soudain qu'il prit peur, une lumière apparut devant lui, au tournant. (...) Il s'engagea dans le coude, tout en notant que l'ampoule de sa torche s'était mise à clignoter; pendant un instant il perdit de vue l'alligator. Puis, en sortant du coude, il découvrit brusquement un vaste espace qui évoquait une nef d'église, avec une voûte en plein cintre et une lumière phosphorescente qui venait des murs à l'architecture imprécise.*

[...]

— Excusez-moi, dit-il à l'alligator.

Toujours il s'excusait. C'était la réplique clef de son répertoire de jocrisse. Il porta à l'épaule le fusil à répétition, libéra le cran de sûreté.

— Excuse-moi, dit-il encore.

Profane dans les égouts; Profane dans le temple. Sacré Profane. Toujours ému par quelque chose de fugace et d'impossible, mais si réel pourtant que cela le stigmatise, le traverse, et se rend jusqu'à nous:

[...] une génération de monstres et de parias  
 [...] Profane allait en rencontrer quelques-uns au-dessous de la rue. On en aperçoit d'autres aussi, à la croisée des chemins ruraux, en Amérique. Et Profane, là encore, en avait rencontré: on arrive à une nouvelle route qui fait un angle droit avec celle que l'on suivait, on sent le gaz d'échappement d'un camion diesel parti depuis longtemps (comme on passe à travers un fantôme) et on aperçoit, pareil à une borne kilométrique, un de ceux-là.

Que dire d'autre? Je ne sais pas. Peut-être simplement relire, retrouver le son que ça rend, l'éclat jazzé de ce désespoir indifférent, cette dure beauté de jade, *downbeat*:

Le bassiste, un petit à l'air mauvais, avait des yeux jaunes et la pupille rétrécie. Il parlait à son instrument. Celui-ci, plus grand que lui, ne semblait pas l'écouter.

De jade, disais-je? — Aussi bien dire de plomb, de terre, de rien... V., n'est-ce pas, c'est comme un livre ouvert.

— C'est joli, dit Profane en parlant dans son verre à bière.

— C'est pas fini, déclara Dewey Gland.

— Ah, fit Profane.

Je ne veux pas le refermer.